

CHICAGO



RUSKIN

L'ART ET LA VIE

JOHN RUSKIN
L'Art et la Vie

JOHN RUSKIN

Né à Londres en 1819

Mort à Brantwood en
1900

LONDRES
LEOPOLD B. HILL
2, Langham Place, W. 1

JOHN RUSKIN

L'Art et la Vie



LONDRES
LEOPOLD B HILL
2, Langham Place, W. 1



TABLE

	PAGE
Pensées sur l'Art et la Nature - - -	9
De la Peinture - - -	39
De l'Architecture - -	53
Pensées sur la Vie - -	73

Je ne crois pas qu'aucun livre soit, à beaucoup près, aussi précieux pour le lecteur que le volume que l'on a couvé du regard pendant toute une année à la devanture d'un libraire et dont on a économisé le montant sou par sou, au prix peut-être d'un ou deux jours de jeûne. Voilà le vrai moyen de parvenir jusqu'à la moelle d'un livre.

J. RUSKIN.

PENSÉES SUR L'ART ET LA NATURE

JE dis que l'art est le plus grand de tous qui fait naître dans l'esprit du spectateur, par quelque moyen que ce soit, le plus grand nombre des plus grandes idées ; et je dis qu'une idée est d'autant plus grande qu'elle est reçue par une plus haute faculté de l'âme et qu'elle occupe plus pleinement—et, en l'occupant, entraîne et exalte,—la faculté qui la reçoit.

*

*

*

*

Si vous êtes inspiré par l'amour de ce que votre œuvre représente, par votre amour pour les choses et les arbres si vous êtes peintre de paysages, pour la beauté et l'âme humaines si vous êtes peintre de portraits, par l'amour et le délicieux ravissement où vous plonge la vue d'une fleur si vous êtes peintre fleuriste, par la vue d'un membre si vous êtes animalier, c'est que l'esprit du Seigneur est sur vous et que la terre, en sa plénitude, vous appartient. Mais si, au contraire, vous n'êtes mû que par une mesquine indulgence pour votre propre talent, ou par votre foi en les règles et les préceptes, par l'espoir de gagner

l'approbation académique ou populaire, ou par l'appât des richesses, il est très possible que vous remportiez, grâce à un travail persévérant ou à une chance heureuse, les applaudissements, la situation, la fortune que vous désirez ; mais, si longue que soit votre existence, vous ne laisserez, sur la toile ou sur la pierre, pas une seule touche d'art véritable.

* * * *

Je dis que tout l'art de l'antiquité était religieux ; c'est à dire qu'il avait la religion pour premier objet, le luxe privé ou le plaisir n'étant que des fins secondaires. Je dis que tout

l'art moderne est profane, c'est à dire qu'il a pour premier objet le luxe privé ou le plaisir, la religion n'étant qu'une fin secondaire.

* * * *

La forme naturelle du corps humain, voilà ce qui constituait toute la fin de l'école athénienne, l'idéal où tendaient ses efforts. Son architecture conventionnelle, ses vases si gracieusement façonnés et peints, et tous les autres objets créés par les arts d'Athènes, empruntaient leur excellence à cet idéal fondamental : la forme vraie de l'homme vivant.

* * * *

Remarquez que je parle toujours *d'interprétation* et jamais *d'imitation*. Pourquoi ? D'abord, parce que l'art véritable imite rarement ; le plus souvent, il ne fait que décrire ou expliquer. Mais j'ai une autre raison, la plus importante : l'art véritable comprend toujours deux choses : en premier lieu l'observation des faits, en second lieu, la manifestation de l'intention et de l'autorité de l'homme dans la manière dont un fait est raconté.

*

*

*

*

De toutes les villes d'Europe où l'art est un objet d'étude, il n'en est pas où son avenir éveille moins d'espoir, ni où ses

efforts soient aussi stériles qu'à Rome ; la raison en est que, dans cette ville, pour tout élève, l'autorité des artistes, ses prédécesseurs, est suprême et sans appel : le copiste indifférent y étudiera Raphaël, mais non ce que Raphaël a lui-même étudié.

*

*

*

*

Le mot *jugement* est un terme général désignant une opération déterminée de l'esprit et qui s'applique à tout ordre d'idées susceptible d'être soumis à cette opération. Il peut y avoir jugement de convenance, jugement de vérité, jugement de justice, jugement de difficulté et d'excellence. Mais

toutes ces opérations de l'esprit sont distinctes du *gout* proprement dit, qui consiste à préférer instinctivement et immédiatement un objet matériel à un autre sans raison évidente, si ce n'est qu'une telle préférence est le propre de la nature humaine et un attribut de sa perfection même.

* * * *

Examinez bien les vaisseaux conducteurs de votre admiration et vous trouverez qu'ils sont, en vérité, aussi immuables que les vaisseaux conducteurs de votre sang : de même que, sous la pression d'un bandage ou par l'action continue et malsaine

de quelque partie du corps, ce sang peut être arrêté ou se corrompre et, par sa stagnation, cesser de nourrir l'organisme, ou, par suite du trouble apporté dans sa circulation, lui communiquer une maladie incurable, de même l'admiration, lorsque les bandelettes de la mode sont solidement liées sur les yeux et les artères de l'âme, peut voir s'interrompre son pouls normal et sa circulation saine. Mais vous trouverez aussi que partout où l'on supprime cette pression artificielle, l'admiration rentre dans le lit qui lui a été tracé par le doigt de Dieu.

*

*

*

*

Je voudrais insister d'une façon spéciale sur ce fait, que d'autres exemples viendront sans aucun doute confirmer dans l'esprit du lecteur, à savoir que les formes et les pensées les plus belles sont directement empruntées à des objets naturels ; car j'aimerais aussi que l'on me permît d'admettre la proposition contraire : que toute forme qui n'est pas empruntée à un objet naturel doit être nécessairement laide.

* * * *

Lorsqu'on ne regarde pas la Nature, on croit toujours qu'on peut l'embellir.

* * * *

Vous découvrirez ainsi, et cela d'autant plus certainement que votre connaissance de l'histoire de l'art sera plus exacte et plus approfondie, que le principe vital de toutes les écoles dignes de ce nom, qu'elles soient grandes ou petites, c'est l'amour de la nature.

*

*

*

*

Je crois avoir de solides raisons de regarder comme *les plus naturelles*, les formes les plus fréquentes, ou plutôt de penser que les formes qui sont, dans la vie quotidienne, les plus familières aux yeux des hommes ont été marquées par Dieu des caractères de beauté que

l'homme, de par la nature qu'il tient de Dieu, doit aimer. En créant certaines formes exceptionnelles, Dieu a montré que l'adoption des formes habituelles, sans être nécessaire, était un élément de la parfaite harmonie de la création. Ainsi, je crois qu'il est permis de conclure de la Fréquence à la Beauté et, *vice versa*, que lorsqu'une forme est fréquente, nous pouvons la supposer belle et admettre que les formes les plus fréquentes sont les plus belles : j'entends parler, bien entendu, de celles qui sont *visiblement* les plus fréquentes, car les formes des choses qui sont cachées dans les entrailles de la terre ou dans l'anatomie

des animaux n'ont évidemment pas été destinées par leur Auteur à recevoir quotidiennement les regards des hommes.

* * * *

L'art véritable insiste sur tout ce qui est beau ; mais le faux art omet ou change tout ce qui est laid. L'art véritable accepte la Nature telle qu'elle est, mais dirige le regard et la pensée vers ce qui est le plus parfait dans la Nature ; le faux art s'épargne le souci de cette orientation en supprimant ou en modifiant tout ce qui lui déplaît. . . .

. . . C'est seulement en prenant l'habitude de représenter

fidèlement toutes choses que nous pouvons apprendre à discerner ce qui est beau de ce qui ne l'est pas. Les objets les plus laids contiennent une part de beauté ; et il s'agit, dans tous les cas, d'un élément qui leur est particulier, qui ne peut être abstrait de leur laideur et qui ne peut être goûté qu'au milieu de celle-ci, sous peine de ne l'être pas du tout. Plus un peintre accepte la nature comme elle se présente, plus il découvre de beauté insoupçonnée dans ce qu'il a d'abord méprisé ; mais qu'il s'octroie seulement le droit de rejeter certaines choses et il restreindra peu à peu le cercle de ses jouissances d'art jusqu'au jour

où ce qu'il prendra pour de la noblesse dans le choix finira par n'être plus qu'une étroitesse de la perception.

* * * *

La beauté, dépouillée des ornements et des caractères accessoires qui lui sont propres, cesse d'être goûtée en tant que beauté, de même que la lumière, privée de toute ombre, cesse d'être goûtée en tant que lumière. Une toile blanche ne saurait donner une impression de soleil éclatant ; il faut que le peintre l'ombre en de certains endroits pour la rendre lumineuse en d'autres. De plus, une beauté ininterrompue ne

saurait produire le véritable effet de la beauté ; il lui manque le contraste d'une beauté moindre pour mettre en valeur son pouvoir esthétique. La Nature a presque toujours mélangé des éléments inférieurs et des éléments nobles, de même qu'elle mélange le soleil et l'ombre, ménageant à l'un et à l'autre le rôle et l'influence qui lui reviennent ; le peintre qui, délibérément, supprime l'ombre, périt dans le désert torride qu'il a ainsi créé.

L'art vraiment élevé et beau de Fra Angelico est sans cesse rafraîchi et renforcé par la franche représentation des traits les plus communs de ses frères moines et des particularités

physiques bien connues de ces saints sans élégance ; mais les écoles allemandes et raphaélesques modernes perdent tout leur mérite et toute leur noblesse en cédant à leur naïve admiration de barbier pour les belles physionomies ; en fait, ces écoles n'ont aucune foi réelle, si ce n'est leur vénération pour les nez droits et les cheveux bouclés. Paul Véronèse oppose le nain au soldat et la négresse à la reine ; Shakespeare place Caliban à côté de Miranda, et Autolycus à côté de Perdita ; mais l'idéaliste vulgaire protège sa beauté en l'enfermant dans un salon, son innocence en la séquestrant dans un cloître ; il prétend agir ainsi par décision

délicate et pureté de sentiment, alors qu'en réalité, il n'a ni assez de courage pour affronter le monstre, ni assez d'esprit pour faire parler le coquin.

* * * *

Nous avons parlé de ce qui est constant et nécessaire dans la Nature, des effets ordinaires de la lumière du jour sur les couleurs ordinaires et nous répétons, une fois de plus, que la palette la plus riche ne saurait les égaler. Mais il se produit un phénomène tout différent quand la Nature elle-même est prise d'un accès de couleur et accomplit quelque chose d'extraordinaire, dans le but de

montrer sa puissance. Elle a mille et mille moyens de se surpasser elle-même ; mais c'est lorsque le soleil se couche parmi les hauts nuages qu'elle manifeste de la manière la plus noble et la plus incomparable sa richesse de couleurs.

Je veux parler surtout du moment qui précède le coucher du soleil, lorsque sa lumière prend une teinte d'un rose pur et qu'elle illumine un ciel couvert d'innombrables nuages d'une incroyable délicatesse de formes, de fils et de flocons de vapeur qui seraient blancs comme neige dans la lumière ordinaire du jour et qui constituent, par conséquent, un champ des plus favorables aux divers tons de la

lumière. La multitude et l'intensité des nuances sont donc illimitées. Le ciel tout entier, du zénith à l'horizon, n'est qu'un océan de couleur en fusion ; chaque trait noir se change en or massif, chaque ride ou chaque vague de nuages en cramoisi sans tache et sans ombre, en pourpre, en écarlate, en couleurs pour lesquelles il n'est pas de mots dans la langue ni d'images dans l'esprit, ces choses ne se pouvant concevoir que lorsqu'elles sont visibles ; cependant qu'apparaît, sous toutes ces couleurs, le bleu intense et profond de la partie supérieure du ciel, un bleu tantôt riche, pur, léger, tantôt atténué par le voile diaphane et diffus

de la nuée transparente, jusqu'à se fondre insensiblement dans ses tons de rouge foncé et d'or.

Le concours de circonstances nécessaire pour produire de tels couchers de soleil ne se trouve guère réalisé que cinq à six fois par été, et chaque fois pendant cinq à dix minutes seulement, au moment même où le soleil atteint l'horizon. Si l'on considère combien rarement la plupart des hommes songent à regarder un coucher de soleil, et, en admettant qu'ils y songent, combien rarement ils se trouvent dans un lieu favorable pour le bien voir, on conviendra qu'il y a fort peu de chances pour que leur attention soit en éveil et

pour qu'ils se trouvent, pendant ces quelques instants fugitifs, en un endroit favorable. Si nous prenons l'exemple du citadin, qui ne peut voir, à cette heure-là, qu'un reflet rouge sur la bâche d'une carriole, à l'extrémité de sa rue, et la nuance foncée des briques de la cheminée de son voisin, que peut connaître cet homme du déluge de feu qui inonde le ciel, de l'horizon jusqu'au zénith ? . . .

Et, même en supposant acquise cette constante vigueur de l'observation et cette connaissance impossible, il suffit d'un moment de réflexion pour constater combien la mémoire est incapable de garder, pendant un temps si court soit-il, une

image précise des objets qui ont été la source de ses impressions les plus vives. Quel souvenir avons-nous des couchers de soleil qui nous ont ravivés l'an passé ? Nous pouvons savoir qu'ils étaient magnifiques ou embrasés, mais nous n'en avons conservé aucune image de couleur ou de forme, ni aucune impression précise dont le degré (car la grande difficulté pour la mémoire est de retenir non les faits, mais les degrés des faits), dont le degré, dis-je, nous soit assez présent à l'esprit pour que nous puissions dire d'une chose qui s'offre aujourd'hui à nos regards qu'elle ressemble à la première. Dire cela serait affirmer une chose

inexacte, car il est hors de doute que la vigueur d'une impression disparaît de la mémoire et devient de jour en jour plus indistincte, de sorte que nous comparons une image effacée et confuse avec l'image d'un objet présent et précis.

Nous affirmons constamment que l'orage de la semaine dernière est le plus terrible que nous ayons jamais vu, parce que nous le comparons, non pas à l'orage de l'an passé, mais au souvenir faible et effacé que nous en avons gardé.

*

*

*

*

Les fleurs semblent destinées à la consolation du commun des

hommes : les enfants les aiment ; les gens moyens, de tempérament calme, sensible et aisé à satisfaire, les aiment telles qu'elles croissent dans la nature ; les voluptueux et les désordonnés trouvent leur joie à les rassembler. Elles sont chères aux habitants des chaumières, et, dans les villes surpeuplées, elles soulignent, comme d'un trait d'arc-en-ciel, les fenêtres des ouvriers dont le cœur est en paix. Les esprits passionnés ou religieux les contempnent avec une émotion intense et fiévreuse ; ce sentiment, d'un calme sévère dans les œuvres de la plupart des vieux peintres religieux, s'allie, dans celles de l'école préra-

phaélite anglaise, à un sentiment de la nature plus compréhensif et plus vrai. Elles sont en tout temps précieuses à l'enfant et à la jeune fille, au paysan et à l'ouvrier d'usine, à la grisette et à la nonne, à l'amoureux et au moine. Mais les hommes d'intelligence et de volonté supérieures ne les apprécient que d'une façon intermittente ; les poètes les aiment souvent d'une manière symbolique et pathétique, mais rarement pour elles-mêmes. Elles tombent dédaignées des mains des grands hommes d'action et des grands soldats. De tels hommes accepteraient avec reconnaissance des couronnes de feuilles ou des couronnes

d'épines, mais non des couronnes de fleurs.

* * * *

Nous pourrions être enclins à croire que si nous comprenions mieux les fleurs nous les aimerions peut-être moins. En fait, nous ne les aimons guère. Bien peu d'entre nous se soucient des fleurs. Certains, il est vrai, et ils sont assez nombreux, s'attachent à découvrir une nouvelle forme de fleur, à laquelle ils portent le même intérêt qu'un enfant à un kaléidoscope. D'autres, de même qu'ils aiment avoir sur leur table un beau service de vaisselle, désirent posséder dans leur serre un

beau "service de fleurs." D'autres nourrissent pour elles un intérêt scientifique, mais qui s'adresse davantage à la nomenclature qu'aux fleurs elles-mêmes.

Quelques-uns aiment leurs jardins, mais je n'ai jamais appris qu'un lopin de terre susceptible d'un bon rapport comme emplacement à bâtir n'eût pas été loué parce qu'il y poussait des fleurs. On n'a jamais non plus, que je sache, entretenu de parc pour y laisser croître l'hyacinthe sauvage, alors que l'on en entretient de nombreux pour y garder des animaux sauvages. Et, bien que le printemps soit par excellence la saison des fleurs, je constate que la plupart

d'entre nous ont l'habitude, en cette saison, de demeurer dans les villes.

Il y a un an ou deux, un de mes amis, esprit aussi pénétrant qu'excentrique, s'était mis en tête de violer cette coutume nationale et d'aller au printemps dans le Tyrol. Il traversait avec plusieurs compagnons, des originaux comme lui, une vallée voisine de Landech, lorsqu'ils aperçurent dans le lointain, une montagne étrange, ceinturée d'une zone bleue. . . . Etait-ce là un nuage bleu, ou une bande azurée de cet air que le Titien respirait dans sa jeunesse, mais qui leur apparaissait ce jour-là, à une distance telle qu'il leur semblait

qu'aucun mortel ne pourrait jamais plus le respirer ? Était-ce un mirage, un météore ? Resterait-il au même endroit pour qu'on pût l'approcher ? (Ils avaient encore dix milles de route tortueuse à parcourir avant d'arriver au pied de la montagne.) Telles étaient les questions qu'ils se posaient au sujet de ce phénomène. Seul, mon ami, plus clairvoyant, soutenait que cette zone bleue était une chose matérielle : quoiqu'elle fût, ce n'était pas de l'air et cela ne s'évanouirait pas. Ils parcoururent les dix milles de route, descendirent de voiture et firent l'ascension de la montagne. La zone bleue était toujours là qui les atten-

dait patiemment ; elle leur semblait de plus en plus large et d'un éclat de plus en plus céleste : c'était une ceinture de gentianes.

De tels spectacles se rencontrent, en effet, dans les Alpes, au printemps, et, ils ne se peuvent rencontrer qu'au printemps. Ce qui n'empêche pas que la plupart des gens préfèrent aller dans les Alpes en automne.

*

*

*

*

DE LA PEINTURE

Si vous peignez et si vous étudiez comme vous le devez, soyez-en bien sûrs, il vous faudra longtemps pour être remarqué du public.

*

*

*

*

Ce n'est pas chose aisée que d'apprendre à bien peindre ; et ce n'est en aucune façon une chose désirable que d'encourager la mauvaise peinture. Un mauvais peintre en engendre un autre et il corrompt souvent

un grand nombre de jugements sains. Je pourrais nommer des peintres populaires,—et vivants,—qui ont retardé de vingt années le goût de leur génération.

* * * *

C'est pourquoi, si nous ne sommes pas certains, non seulement d'aimer un tableau, mais *d'avoir raison* de l'aimer, nous ne devons pas l'acheter.

Remarquez, en route, que lorsque vous achetez une gravure, vous êtes seul à en jouir, vous et vos amis, tandis que, si vous sculpez un morceau de pierre et le placez à l'extérieur

de votre maison, votre œuvre procurera de la joie à toutes les personnes qui passeront dans la rue, c'est à dire à une multitude d'hommes au lieu de quelques *individus seulement*.

En art, les choses qui valent la peine d'être réalisées sont intéressantes et attrayantes une fois réalisées. Il n'est pas de loi qui consacre le caractère ennuyeux. La preuve de la valeur artistique d'une œuvre réside dans l'ascendant qu'elle exerce sur notre sentiment, dans le fait qu'elle nous stimule, nous conquiert, ou nous reconforte. Je ne dis pas qu'elle a de l'influence sur tout le monde, mais elle en a sur une classe nombreuse, car telle espèce d'art

convient à une classe, telle autre à une autre classe et il n'est pas, en art, d'excellence qui soit indépendante du pouvoir de plaire. Mais entendez-moi bien : je ne veux pas dire que l'art le meilleur ne soit jamais délaissé, ni que le pire ne soit jamais admiré, car il arrive à bien des hommes de négliger la nature et de se nourrir d'œuvres artificielles et vulgaires. Ce que je veux dire c'est que tout art digne de ce nom a le *pouvoir de plaire*, si l'on veut bien lui accorder quelque attention, et qu'il n'est pas de loi qui puisse l'empêcher de plaire, mais qu'il doit, au contraire, y avoir quelque chose de défectueux dans l'art ou dans

le spectateur lorsque cet art cesse de plaire.

* * * *

Comme je l'ai dit déjà, le métier d'un peintre, c'est de peindre. Celui qui sait se servir de la couleur est peintre, même s'il ne sait que cela. Mais, en fait, s'il sait se servir de la couleur, que pourrait-il savoir de plus ? Une étude fidèle de la couleur le rendra en effet toujours maître de la forme, alors que l'étude la plus assidue de la forme ne saurait le rendre maître de la couleur. Celui qui est capable de voir tous les gris et tous les rouges et tous les

pourpres d'une pêche, peindra la pêche ronde et, en tous points, comme elle doit être peinte ; mais celui qui n'en a étudié que la forme ronde peut ne pas voir les pourpres et les gris et, s'il ne les voit pas, il ne pourra jamais donner à cette forme la ressemblance d'une pêche ; de sorte qu'une grande maîtrise de la couleur est toujours l'indice d'un esprit doué pour l'art. L'expression la plus subtile peut se rencontrer souvent dans les études légères des caricaturistes, elle pourra quelquefois être réalisée par le labeur des artistes moyens, quelquefois même par le sentiment que pourraient exprimer les médiocres ; mais bien se servir de la couleur

implique un réel talent et une étude assidue, et s'en servir avec perfection est le don le plus rare et le plus précieux qui puisse échoir à un artiste. Tout autre don peut être cultivé d'une manière erronée, mais celui-ci ne conduit qu'à la saine, naturelle et forte vérité. Un jeune peintre peut être conduit à l'extravagance par des philosophes, induit en erreur par des puristes ; mais il ne saurait errer s'il a pour guide un coloriste.

*

*

*

*

Plus votre sentiment de la couleur ira s'affinant, moins il

aura besoin d'être satisfait avec intensité. Mais le peu que vous lui donnerez devra être d'une qualité et d'une pureté suprêmes, à l'instar des notes les plus délicates d'un grand chanteur, si voisines du silence. Un grand coloriste vous fera goûter l'absence même de tout couleur, de même qu'une voix parfaite, lorsqu'elle va s'éteignant, vous fait sentir le caractère divin du silence.

* * * * *

On ne devrait regarder comme des tableaux dignes de ce nom, que les œuvres dans lesquelles se trouve concentré et exprimé, au moyen de formes longue-

ment étudiées et laborieusement choisies, l'esprit des études antérieures de l'artiste, c'est à dire l'émotion qui les anime, —et non pas, notez-le bien, leur exécution matérielle,—que les œuvres dans lesquelles cette émotion est idéalisée, au sens le meilleur du mot, non par le fol exercice de cette faculté de dégrader les œuvres divines que l'homme appelle son imagination, mais par la maîtrise que confère une connaissance achevée de l'objet représenté dans toutes ses parties, dans tous ses caractères et toutes ses fonctions ; on ne devrait, enfin, regarder comme des tableaux que les œuvres finies dans tous leurs détails jusqu'à la limite

compatible avec la dignité et la simplicité de l'ensemble et exécutées avec cette habileté suprême qui sait condenser la profusion et transformer l'accumulation en un édifice ordonné.

On ne doit pas appliquer ce travail à tout objet qui semble pouvoir être l'origine d'un bien, mais seulement à des objets choisis où la Nature a mis, à l'intention de l'artiste, les sources les plus pures de l'impression qu'il veut rendre. Ces objets peuvent être d'un ordre très humble, mais il faut qu'ils réalisent la perfection dans leur espèce. Une haie, une chaumière sont tout aussi susceptibles de perfection qu'une

forêt et un palais ; et il y a une valeur d'idéal plus grande dans le traitement d'un sujet modeste par un véritable artiste,—dans la manière dont il peindra, par exemple, les herbes folles du bord de la route ou les cailloux roulés par le ruisseau,—que dans la caricature désordonnée d'un peintre inférieur, qui entassera au premier plan des colonnes colossales, et érigeria, dans un ciel encombré, d'invraisemblables montagnes. En définitive, ces sujets choisis ne doivent, en aucune manière, se répéter l'un l'autre : chacun doit procéder d'une idée nouvelle et être le développement d'une pensée distincte ; de sorte que l'œuvre créée par un artiste au

cours de sa vie forme une série cohérente d'essais, qui s'élèvent, dans l'échelle des choses, du plus humble au plus sublime paysage ; chaque tableau est, dans cette chaîne, un maillon nécessaire, relié aux précédents et qui annonce ceux qui vont suivre ; tous ces éléments, dans leur harmonieux ensemble, illustrant et resserrant les liens qui unissent la Nature au cœur des hommes.

*

*

*

*

Souvenez-vous que, quelle que soit la sincérité d'un homme, ce serait vraiment trop exiger de lui, lorsque sa carrière a été couronnée de succès, que de

lui demander de faire demi-tour sur la grand' route, de déclarer que tout ce qu'il a appris est faux, et que tout ce qu'il a fait est sans valeur.

*

*

*

*

DE L'ARCHITECTURE

EN vérité, la plus grande gloire d'un édifice ne gît ni dans ses pierres ni dans ses dorures. Elle gît dans son âge et dans notre sentiment profond que les murs depuis longtemps battus par les vagues de l'humanité nous parlent, nous regardent gravement, qu'ils ont pour nous une mystérieuse sympathie, voire qu'ils nous approuvent ou nous condamnent. C'est dans le durable témoignage qu'ils portent contre les hommes, dans leur tran-

quille contraste avec le caractère transitoire de toutes choses, dans cette force qui, à travers les saisons et les âges, la décadence et la naissance des dynasties, les changements subis par la face de la terre et les rives de la mer, conserve, pendant une incomparable durée, l'harmonie de ses formes sculptées, dans cette force qui relie les époques oubliées à celles qui les ont suivies et qui, de même qu'elle concentre les sympathies d'une nation, constitue à elle seule la moitié de sa personnalité : c'est, dis-je, dans cette précieuse patine du temps que nous devons chercher la vraie lumière, la vraie couleur, et la véritable essence de l'architec-

ture. Et c'est seulement lorsqu'un édifice a pris ce caractère, lorsqu'il a reçu en dépôt la renommée des hommes, et qu'il a été consacré par leurs hauts faits, ce n'est que lorsque ses murs ont été témoins de la souffrance et lorsque ses piliers s'érigent au milieu des ombres de la mort, c'est alors seulement que son existence, plus durable en vérité que celle des objets naturels qui l'entourent, peut posséder, au même degré que ces objets, les dons du langage et de la vie.

*

*

*

*

Je ne puis m'empêcher de regarder comme un mauvais

signe chez un peuple le fait que ses maisons sont bâties pour ne durer qu'une génération. Il y a, dans la demeure de tout homme au cœur droit et bon, un caractère de sainteté que l'on ne retrouvera point dans toutes les habitations qui seront édifiées sur ses ruines. Ceci sera, je crois, senti par tout honnête homme ; après avoir mené une vie honorable et heureuse, cet homme, parvenu à la fin de sa carrière, sera peiné de songer que le lieu de sa résidence terrestre, ce témoin affectueux de son existence honnête, de ses joies et de ses souffrances, — que cette maison, qui porte tant de traces de sa vie passée, ainsi que des objets

aimés sur lesquels il a régné et où il a laissé son empreinte,— est destinée à disparaître dès qu'il sera descendu dans la tombe.

Il lui sera pénible de penser que l'on n'aura ni respect ni affection pour cette demeure, qu'elle n'aura sur ses enfants aucune influence bienfaisante ; et que, quand bien même un monument serait érigé dans l'église à sa mémoire, nul autre monument ne lui sera consacré par l'affection des siens, dans sa propre maison, à son propre foyer ;—il lui sera douloureux, enfin, de se dire que tout ce qu'il a amassé sera dédaigné et que les murs qui l'ont abrité seront réduits en poussière. Je

dis que tout honnête homme redoutera une telle éventualité et, bien plus, que tout homme au cœur élevé n'envisagera pas sans effroi qu'un tel sort puisse être réservé à la maison de son père.

* * * *

Je dis que si les hommes vivaient vraiment en hommes, leurs demeures seraient des Temples, des Temples à l'intégrité desquels nous oserions à peine attenter et où nous deviendrions des saints par ce seul fait que nous aurions la permission d'y vivre. Il faut qu'il y ait en nous une étrange dissolution des affections natu-

relles, une méconnaissance étrange de tout ce que nos foyers nous ont donné, et de tout ce que nos parents nous ont enseigné, l'étrange sentiment aussi que nous avons failli à l'honneur de nos pères et que nos existences sont impropres à sanctifier nos demeures aux yeux de nos enfants, puisque chacun de nous voudrait bâtir pour lui-même et ne bâtir que pour la brève période de sa vie.

Et je regarde ces pitoyables amalgames de chaux et d'argile, dont les murailles lépreuses surgissent en hâte des terrains bouleversés qui-entourent notre capitale,—ces cellules, minces, branlantes et sans fondations, faites d'éclats de bois et de

simili-pierre,—ces mornes rangées de maisons, pareilles jusqu'en leurs moindres détails, et pourtant sans aucun air de parenté entre elles, au point que chacune semble perdue au milieu de ses semblables, je les regarde, dis-je, non seulement d'un œil distrait, parce que choqué dans son bon goût, et avec la tristesse que m'inspire la vue d'un paysage profané, mais encore avec ce douloureux sentiment que les racines de notre grandeur nationale doivent être bien malades pour pénétrer aussi peu profondément dans leur sol natal ; avec l'impression pénible aussi que ces demeures sans confort et que l'on n'honore point sont les signes d'un mécontente-

ment populaire aussi profond que contagieux, et qu'elles caractérisent une époque où tout homme aspire à un milieu plus élevé que le sien et où chacun tourne en dérision sa vie passée ; où les hommes bâtissent avec l'espoir d'abandonner les maisons qu'ils ont édifiées et vivent avec l'espoir d'oublier les années qu'ils ont vécues, une époque enfin où ne sont plus goûtés le confort, la quiétude et la religion du foyer, et où les logis surpeuplés d'une population qui s'agite et qui lutte ne diffèrent des tentes des Arabes ou des Bohémiens que parce qu'elles s'ouvrent moins largement sur l'air salubre du ciel et par le choix moins heureux de

leurs emplacements ; par ce fait aussi qu'on y aliène sa liberté sans y gagner le repos et qu'on y sacrifie la stabilité de sa vie sans goûter en échange la joie rare de la nouveauté.

* * * *

Ce n'est pas là un mal bénin et sans suites, mais un mal vilain, infectieux, et d'où sortiront d'autres maux et d'autres malheurs. Quand les hommes n'aiment pas leurs foyers et ne vénèrent pas leurs seuils, c'est un indice qu'ils n'ont jamais reconnu le caractère vraiment universel de ce culte chrétien, qui était bien destiné à rem-

placer l'idolâtrie du païen, mais non pas sa piété. Notre Dieu est un Dieu Lare, autant qu'un Dieu céleste. Il possède un autel dans la demeure de tout homme et il convient que les hommes s'en souviennent lorsque, d'un cœur léger, ils détruisent cette demeure et en dispersent les cendres. Savoir comment les maisons d'un peuple doivent être bâties pour avoir l'aspect d'œuvres durables et achevées n'est pas simplement une question de plaisir des yeux, ni d'orgueil intellectuel ou d'imagination cultivée et éclairée. Il y a là un de ces devoirs moraux que l'on ne saurait négliger impunément sous le prétexte que seule une

conscience parfaitement "accordée" et équilibrée permet de les percevoir : le devoir de bâtir nos maisons avec patience, sollicitude et amour, avec le désir de les voir promptement achevées et en prévision d'une durée au moins égale à l'une de ces périodes qui, dans le cours ordinaire des révolutions nationales, correspondent sensiblement à un changement de direction total des intérêts locaux. C'est là une durée minima ; mais il serait préférable que, dans tous les cas, les hommes donnassent à leurs maisons des proportions qui fussent plutôt en rapport avec leur condition au début de leur carrière qu'avec leur état de

fortune vers la fin de leurs jours ; et qu'ils les fissent assez solides pour durer aussi longtemps que l'œuvre humaine la plus robuste ; ainsi ces maisons diraient aux enfants ce que leurs pères ont été et d'où ils sont partis, si tant est qu'ils aient progressé dans la vie. Lorsque nous bâtissons ainsi, nous aurons peut-être cette véritable architecture domestique par laquelle toutes les autres commencent, et qui ne dédaigne pas de traiter avec un égal respect et une égale considération toutes les maisons, petites ou grandes, qui pare enfin de ce caractère de dignité qui caractérise l'humanité heureuse les demeures que les nécessités de la vie

sociale ont faites petites et étroites.

* * * *

Je regarde ce souverain contentement de soi, indice d'un caractère honnête, fier et pacifique, cette durable sagesse que la vie heureuse apporte toujours avec elle, comme une des sources principales du grand pouvoir de l'intelligence à toutes les époques et aussi, sans conteste, comme l'origine primitive de la grande architecture de l'Italie et de la France anciennes. Aujourd'hui encore, l'intérêt qu'offrent les plus belles cités de ces deux pays ne réside pas

dans la richesse des palais solitaires, mais dans la décoration exquise et amoureusement fouillée des plus petites demeures des époques les plus brillantes.

Le morceau d'architecture le plus achevé de Venise est une petite maison qui s'élève à l'extrémité du grand canal et qui comporte un rez-de-chaussée et deux étages, avec trois fenêtres au premier et deux au second. D'autres maisons, qui comptent parmi les plus jolies, ne sont pas plus grandes et s'élèvent sur des canaux plus étroits encore. Un des spécimens les plus intéressants de l'architecture du quinzième siècle, dans l'Italie du Nord, est une petite maison située dans

une rue écartée, derrière la place du Marché, à Vicence : elle porte la date : 1481, et l'inscription : *Il n'est rose sans épine* ; elle n'a, comme la précédente, qu'un rez-de-chaussée et deux étages, avec trois fenêtres à chaque étage, séparées par de riches ornements fleuronnés ; ces fenêtres sont dotées de balcons, supportés, celui du milieu par un aigle aux ailes éployées, les deux latéraux par des griffons ailés debout dans des cornes d'abondance. L'idée qu'une maison, pour être bien bâtie, doit être grande, est d'origine tout à fait moderne et du même ordre que cette autre idée qu'un tableau ne mérite l'épithète d'his-

torique que si ses dimensions permettent d'y faire figurer des personnages plus grands que nature.

Je voudrais donc que nos maisons d'habitation fussent bâties pour durer et pour plaire : qu'elles fussent aussi riches et aussi agréables que possible, à l'intérieur comme à l'extérieur. Ce que devraient être leurs ressemblances de style et d'aspect, je le dirai tout à l'heure, dans un autre chapitre ; mais nos maisons devraient, en tout cas, être assez différentes les unes des autres pour qu'y soient exprimés le caractère et la profession de chaque homme et, en partie aussi, son histoire. Celui qui construit une maison

a, selon moi, tous les droits sur elle et ces droits doivent être respectés par ses enfants. Il serait sage de ménager, çà et là, quelques pierres blanches où serait inscrit un résumé de sa vie et de l'enseignement qu'elle comporte ; ceci conférerait à la demeure de cet homme la dignité d'un monument et rendrait toute sa valeur éducative à cette coutume excellente, qui s'est quelque peu conservée chez les Suisses et les Allemands, celle de rendre grâces à Dieu pour la permission qu'il nous a accordée de bâtir et de posséder une paisible demeure où abriter notre repos.

N'êtes-vous pas plus accoutumés à la pierre grise et au grès brun qu'aux rubis et aux émeraudes ? Vous viendriez me dire, dès lors, que vous trouvez ces pierres là aussi belles que celles-ci ? N'êtes-vous pas plus accoutumés aux voix humaines ordinaires qu'aux accents parfaits d'une douce chanson ? Et pourtant ne déclarez-vous pas aussitôt que le chant est plus agréable que la parole ?

* * * *

PENSÉES SUR LA VIE

Nous devons, pour gagner notre pain, faire un travail déterminé et nous y appliquer de toutes nos forces ; d'autres travaux n'ont pour but que notre plaisir et nous devons les accomplir de tout notre cœur. Aucun de ces travaux ne doit être fait à moitié, ni à coups d'expédients, mais avec une ferme volonté ; si une tâche ne mérite pas un tel effort, il vaut mieux ne pas l'entreprendre.

*

*

*

*

Quelle que soit la chose que nous désirons acheter, nous devons d'abord nous demander, non seulement si cette chose nous convient, mais si elle est fabriquée dans des conditions saines et heureuses, et si, en définitive, la somme que nous allons dépenser fera autant de bien, ainsi employée, qu'elle en pourrait faire, dépensée d'une autre façon.

*

*

*

*

Par l'achat du papier qui couvre vos murs, de la tasse dans laquelle vous buvez, de la table sur laquelle vous mangez votre pain, vous éduquez, en

bien ou en mal, un grand nombre d'êtres humains. Vous les faites travailler d'une manière saine ou dans de mauvaises conditions d'hygiène ; vous leur faites mener une vie heureuse ou malheureuse ; vous les inclinez à regarder la nature et à l'aimer, à penser, à sentir et à éprouver de la joie, ou bien vous les rendez aveugles à l'endroit de la nature, et vous les liez, comme des bêtes de somme, à des emplois que régissent le mécanisme et la monotonie.

*

*

*

*

C'est une chose des plus faciles à démontrer qu'aucun

homme ne peut être vraiment apprécié que par son égal ou par son supérieur. Un inférieur pourra, dans son enthousiasme, le surestimer, ou, ce qui est plus fréquent, il pourra, par ignorance, le sous-estimer, mais il sera incapable d'émettre un jugement fondé et équitable.

* * * *

Faire abnégation de soi, au profit de la postérité, économiser dans le présent pour des débiteurs qui ne sont point encore nés, planter des forêts pour que nos descendants vivent sous leur ombre, ou bâtir des cités pour les nations à venir, n'a

jamais, que je sache, été regardé comme l'un des motifs généralement reconnus de nos efforts. Et pourtant ce n'en sont pas moins là, pour nous, de véritables devoirs ; et nous ne jouons pas convenablement notre rôle sur la terre, si la portée de notre action utile ne s'étend pas délibérément à ceux qui nous suivront demain comme à ceux qui nous accompagnent aujourd'hui dans le pèlerinage de la vie.

* * * *

Dieu nous a prêté la terre pour y vivre ; c'est un grand héritage. Il appartient, autant

qu'à nous, à ceux qui viendront après nous et dont les noms sont déjà inscrits au livre de la création ; et nous n'avons pas le droit, par acte ou par omission, de leur attirer d'inutiles châtimens ou de les priver des bénéfices qu'il était en notre pouvoir de leur léguer. Nous avons d'autant moins ce droit que l'une des conditions qui régissent le labeur des hommes est que le fruit de ce labeur est d'autant plus plein que le temps est plus long qui sépare les semailles de la moisson ; il s'ensuit donc généralement que plus loin nous plaçons notre but et moins nous désirons être nous-mêmes les témoins de ce pourquoi nous avons travaillé,

plus grande et plus riche sera
la mesure de notre succès.

* * * *

Il est impossible à l'homme
d'aider ses contemporains dans
la mesure où il peut aider ceux
qui viendront après lui, et, de
quelque chaire que la voix
humaine prenne son essor, il
n'en est aucune d'où elle porte
aussi loin que du tombeau.

* * * *

J'espère qu'il est peu
d'hommes assez infortunés pour
n'avoir rien appris de leurs
inférieurs, et je crains qu'il y

ait peu d'hommes assez sages pour n'avoir jamais imité que ce qui était digne de l'être.

* * * *

Aucun homme n'a jamais su, ni ne peut savoir, quel sera le résultat éventuel, pour lui-même ou pour les autres, d'une ligne de conduite déterminée. Mais, il est facile à tout homme de savoir, et la plupart d'entre nous savent, ce que c'est qu'une action juste et une action injuste.

* * * *

Encore que vous ayez pu

connaître des hommes intelligents qui étaient paresseux, vous n'avez jamais rencontré un *grand homme* qui le fût.

* * * *

Lorsque j'entends parler d'un jeune homme qui donne des promesses d'un grand génie, la première question que je pose à son sujet est la suivante :
Travaille-t-il ?

* * * *

Je crois que tout adolescent, quel que soit son rang social, devrait apprendre un métier manuel, car nous avons sur la

vie des vues singulièrement plus nettes lorsque nous sommes devenus capables de bien exécuter un travail quelconque avec nos mains et nos bras.

* * * *

Un manoeuvre sert son pays avec sa bêche, tout comme un homme des classes moyennes le sert avec l'épée, la plume ou le bistouri. Si les services qu'il rend sont moindres et si, par conséquent, son salaire est moindre lorsqu'il est bien portant, la compensation qu'il reçoit, lorsque la santé lui fait défaut, peut être moindre, mais elle n'en est pas moins honorable et il devrait être aussi naturel et

aussi simple d'attribuer une retraite à un manoeuvre sur le budget de sa paroisse, qu'il est facile et simple d'octroyer une pension à un homme de rang supérieur sur le budget de son pays, parce qu'il a bien mérité de ce pays.

* * * *

Je crois que l'affirmation discrète, si volontiers émise par chacun de nous, que parce que les choses ont été longtemps mauvaises, il est impossible qu'elles deviennent jamais bonnes, je crois, dis-je, que cette affirmation est une des sources les plus fatales de misère

et de crime qui soient en ce monde.

* * * * *

Peu à peu, en suivant logiquement notre pensée, nous finirons par découvrir que tout bonheur véritable et toute vraie noblesse sont à notre portée et sont cependant négligés par nous ; et que, tant que nous n'aurons pas appris à être heureux et nobles, nous n'aurons pas grand'chose à dire, même à des Peaux-Rouges. Les plaisirs du champ de courses et de la chasse à courre, celui de nous réunir la nuit au lieu de le faire le jour, ceux de la musique coûteuse et ennuyeuse,

des costumes dispendieux et encombrants, ou des compétitions maussades en vue du pouvoir, des places, de la fortune ou de la popularité, ainsi que l'activité perpétuelle et sans but de notre société vulgaire, son oisiveté, qui n'est pas un repos, toutes ces choses ne sont pas, ce me semble, des plaisirs que nous puissions avoir l'ambition d'enseigner à d'autres hommes. Et pourtant, toutes les joies réelles et saines, accessibles à l'homme, lui ont été tout aussi accessibles depuis le jour de sa création qu'elles le sont aujourd'hui ; et c'est surtout dans la paix qu'il lui est possible de les atteindre. Voir pousser le grain et fleurir

les arbres, peiner en labourant ou en bêchant ; rire, penser, aimer, espérer, prier, voilà les éléments du bonheur des hommes. Ces choses là ont toujours été à leur portée, et ils ne sera jamais en leur pouvoir d'en accomplir d'autres. La prospérité ou la misère du monde dépend de notre connaissance de ces choses là et de l'enseignement que nous en donnons ; elle ne dépend en aucune manière du fer, ni du verre, ni de l'électricité, ni de la vapeur. Et je suis assez optimiste et assez enthousiaste pour croire qu'un jour viendra où le monde découvrira la vérité de ce que j'avance. Il a jusqu'à présent orienté ses ex-

périences dans toutes les directions possibles, sauf dans la seule bonne ; et il semble qu'il doive enfin, de toute nécessité, s'orienter vers la bonne direction.

* * * *

Le savoir ne possède son vrai pouvoir, son pouvoir animateur, qu'au moment même où il est acquis pour la première fois, où il nous emplit d'étonnement et de joie ; et cette joie est due tout autant à notre ignorance antérieure qu'à notre science nouvelle. L'homme qui se trouve en présence d'une chose qu'il ne peut pas connaître tout

à fait et qu'il continue sans cesse à apprendre est toujours heureux. Telle est la condition nécessaire d'une créature finie, dont l'intelligence est d'essence et d'aspirations divines ; tel est par conséquent, l'état dans lequel cette créature doit se trouver heureuse ; mais cet état, il convient de le remarquer, est dû beaucoup moins à la joie, au triomphe de l'esprit qui sait, qu'au plaisir de la découverte sans cesse renouvelée, au sentiment répété de notre humilité personnelle, ainsi qu'à notre perpétuel étonnement.

Dès qu'il est tout à fait nôtre, le savoir cesse de nous donner du plaisir. Il peut nous être d'une utilité pratique, il peut

être utile à d'autres ou être le gage d'un savoir plus étendu ; mais, considéré en lui-même, il perd sa force et sa vie dès qu'il nous est devenu tout à fait familier. Il est désormais dépouillé de son charme et de la brillante couleur qui était la sienne au moment où nous l'avons puisé dans la mer infinie. Tous les hommes sentent cela, encore qu'ils n'y songent pas et qu'ils n'en raisonnent pas les conséquences. Ils regardent les jours de leur enfance comme les plus heureux de toute leur vie, parce qu'ils possédaient alors, au degré le plus élevé, leur faculté d'admiration, ainsi que leur simplicité la plus grande et

leur imagination la plus vive. On l'a dit bien souvent, et très justement : tout ce qui distingue un homme de génie des autres hommes, c'est qu'il est demeuré, dans une très grande mesure, un enfant, qui voit avec les yeux grands ouverts de l'enfance, qui vit dans un perpétuel ravissement et qui, loin de s'exagérer ce qu'il sait, a plutôt conscience de son ignorance infinie et de son infini pouvoir. Il porte en lui une source inépuisable d'admiration, de joie et de puissance créatrice qui va rejoindre, autour de lui, l'océan des choses visibles auxquelles il peut commander.



L'œuvre la plus utile et la plus sacrée que l'on puisse accomplir présentement pour l'humanité, c'est d'enseigner aux hommes (surtout par l'exemple, car c'est ainsi que tout bon enseignement doit être donné), non pas à "devenir meilleurs," mais à "savoir se contenter." . . .

Et, pour enseigner aux hommes à savoir se contenter, il est nécessaire de comprendre pleinement l'art et la joie de la vie simple ; c'est là, de tous les arts et de toutes les sciences, celui qui, à l'heure actuelle, demande à être le plus étudié. Vivre simplement, cela veut dire s'assigner pour but, non pas une brusque ascension, mais une progression douce et con-

tinue ; ce n'est pas bannir l'idée de prévoyance, c'est exclure complètement tout souci prématuré au sujet de l'avenir, ce n'est pas bannir l'idée d'épargne, c'est exclure tout à fait l'idée d'avarice ; la vie simple, c'est la vie d'affection et de paix du foyer, celle où l'on apprécie au plus haut degré les joies gratuites de la tendresse familiale, et par là même, la valeur des plaisirs les plus naturels.

*

*

*

*

Vous savez combien il est difficile de pratiquer la charité à bon escient, de faire le bien sans multiplier les sources du

mal. Vous savez que faire l'aumône n'est rien si vous ne donnez en même temps un peu de votre pensée, et que, pour cette raison, il est dit dans l'Écriture : "Heureux celui qui s'intéresse aux pauvres," et non pas : "Heureux celui qui nourrit les pauvres." Et vous savez qu'un peu d'attention et de bonté a plus de valeur souvent qu'une grosse somme d'argent.

*

*

*

*

*

*

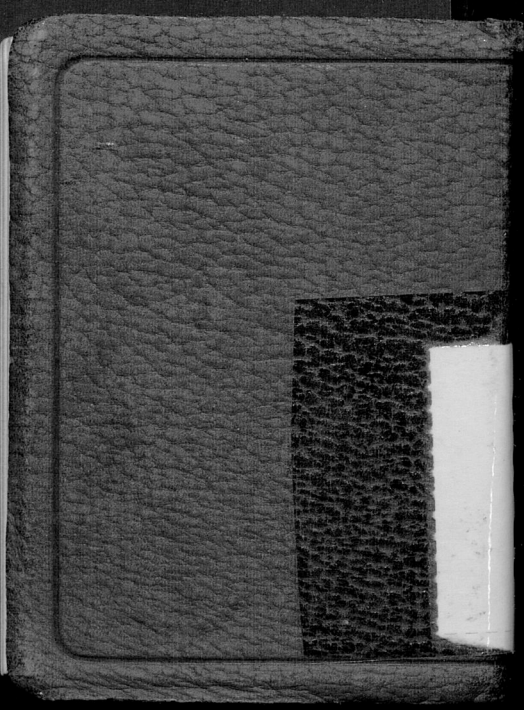
*

*

IMPRIMERIE :
JARROLD AND SONS, LTD.
NORWICH, ANGLETERRE







3
7
C
3
E
C